

**Robert McCrum**  
**EVERY THIRD THOUGHT. ON LIFE, DEATH AND THE ENDGAME**  
**Londres, Picador, 2017, 245 p., 27,99 \$**

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

*Devant les armées de la nuit*

Le titre du nouveau livre de Robert McCrum, écrivain, éditeur, chercheur britannique, est une citation tirée de la *Tempête* de Shakespeare : *Every third thought shall be my grave*. Au moment de la publication, l'auteur vient d'avoir 64 ans. N'est-ce pas trop tôt pour réfléchir à sa mort ? Et cela même si nous savons qu'après notre 50<sup>e</sup> anniversaire, les possibilités de développer une maladie qui pourrait être notre dernière augmentent de façon exponentielle ? C'est ignorer qu'en 1995, McCrum a subi un AVC massif. Paralysé du côté gauche, il a mis plus d'un an à se remettre des séquelles, un combat qu'il a décrit dans son livre *My year off* (1998), un auto-reportage très différent du présent ouvrage. Un jour d'été 2014, en sortant d'un traitement avec son physiothérapeute, il fait une chute. À première vue, un incident banal. Mais en regardant les statistiques, ces pertes d'équilibre occasionnelles disent autre chose : chaque année, une personne de 65 ans sur trois se retrouve après une chute à l'hôpital : fracture d'un bras, d'une jambe ou, pire, d'une hanche. Les conséquences sont dramatiques : 40 % d'entre eux entrent dans une maison de convalescence, 20 % ne quitteront plus le fauteuil roulant. Après un épisode aussi sérieux qu'un AVC, tout devient important pour le patient<sup>1</sup>. Quand un clown s'affale de tout son long dans le bran de scie du cirque, nous rions, conforme en cela à l'analyse qu'en a fait Bergson dans *Le rire*, alors que pour tout autre être humain, il s'agit d'une humiliation, d'une perte de sa dignité et, peut-être, le début de sa fin.

Chez McCrum, cette chute déclenche une importante série de réflexions sur ses causes. Toutes aboutissent à l'organe de notre corps, considéré en Occident comme l'élément clé qui indique au médecin à quel moment il peut déclarer le patient cliniquement mort (contrairement à d'autres cultures, orientales pour la plupart, où l'arrêt des pulsations cardiaques et le rythme respiratoire servent de guides au soignant). L'auteur commence par se poser des questions

---

<sup>1</sup> Autrefois, le patient attendait patiemment sa guérison. Dans le cas de notre système de la santé dysfonctionnel québécois – comme dans d'autres pays développés –, cette définition n'a plus cours.

familiales : quel laps de temps le destin me réserve-t-il ? Quelle est la mort qui m'attend en bout de ligne ? Qu'est-ce que j'aurais pu ou dû entreprendre encore ? Quelles ambitions de ma jeunesse ont été réalisées à la fin de mon parcours ? À soixante ans, nous ne sommes plus ce que nous avons été il y a dix ou quinze ans. Pourtant, nous (des hommes surtout) ne sommes pas encore prêts à être mis au rancart. McCrum donne ce bon conseil, celui d'apprécier ce qui plaît de faire, dans des circonstances différentes. Il cite Coriolan : « Il y a ailleurs un autre monde », et ajoute que « ce monde, nous l'avons probablement dans notre tête ». Autrement dit, c'est le cerveau qui est source d'espoir et de résilience.

Lire ce livre aide à regarder la mort en face, y compris les ravages causés par le vieillissement, qui n'est plus une série de deuils à faire, comme le veulent certains. On ne pourrait souhaiter meilleur guide que McCrum : sourire en coin, il garde sa distance ironique face à lui-même, attitude trop absente d'essais français où le moi prend souvent le dessus sur le sujet. L'auteur va de considérations générales aux cas personnels et concrets, citant amis, personnages en vue, connaissances. Sa vaste érudition lui permet de truffer ses réflexions de citations pertinentes de grandes œuvres de langue anglaise qui tendent vers le point focal de l'essai, la démence (une détérioration des facultés mentales) et la maladie d'Alzheimer (une forme de démence causée par des anomalies biochimiques dans le cerveau). Tout patient qui a connu un AVC sait ce que ce genre d'« accident » signifie : l'apport de sang et d'oxygène au cerveau a été interrompu, causant la mort de certaines zones cérébrales responsables de fonctions corporelles, mouvements des yeux, des membres supérieurs et inférieurs, etc. (La maladie de Parkinson peut également déclencher la démence.) C'est la perte progressive des facultés mentales qui hantent, voire terrorisent les malades dès le début de leur fuite devant « les armées de la nuit ».

Pour Stephen King, par exemple, « le meilleur film d'horreur est la réalité ». D'autres témoins sont appelés, comme le roi Lear et sa fureur, son désespoir devant la folie qui s'empare de lui, son déchirement devant la rage qu'il déverse sur ses filles. Ou, près de nous, Terry Pratchett, célèbre romancier, ou encore l'actrice Prunella Scales (« Sybil » dans la série télévisée *Fawlty Towers* — en français « L'Hôtel en folie »—, un immense succès international) : ils souffrent de démence. En Europe, on compte six millions de malades ; aux États-Unis, ils sont quatre millions. Le « Sherlock Holmes » en neurologie au Royaume Uni, Andrew Lees, rappelle à McCrum que l'hippocampe est le siège de la *mémoire*. Ce qui fait de nous des êtres humains vient de cette partie du cerveau. Lees brosse un tableau des différents stades de la dégénérescence

avant la mort, éruptions de colère, comportements répétitifs, oubli de gestes quotidiens, pourtant posés des milliers de fois. Sans tourner autour du pot, le neurologue demande : « Sommes-nous humains sans mémoire ? » Henry Marsh, célèbre neurochirurgien et auteur du best-seller *Do No Harm : Stories of Life, Death and Brain Surgery* (2014), abonde dans le sens de Lees. Son constat est désolant : depuis les vingt dernières années, nous avons avancé dans nos connaissances du fonctionnement du cerveau, mais nous ignorons toujours *comment nous arrivons à penser*. (Il craint que nous ne le saurons jamais.) Hanté lui aussi par la perspective de glisser dans la démence, Marsh est d'avis que la mort constitue souvent la meilleure issue pour le patient, car trop d'énigmes restent encore sans réponse. Ainsi, lors de l'apparition d'une mystérieuse maladie en Europe, l'encéphalite léthargique qui a affecté plus de cinq millions de personnes et a fait deux millions de victimes, les survivants, considérés comme « des volcans morts », ont continué leur existence végétative dans des hôpitaux. En 1927, la maladie a brusquement disparu. Coup de théâtre : en 1969, avec la mise en marché d'un nouveau médicament, le L-DOPA, les derniers patients sont revenus de façon « explosive à la vie ». Qu'est-ce que cela signifie pour nous, aujourd'hui, sinon que nous avons *oublié* les ravages de la maladie à cause d'une autre, plus spectaculaire parce que plus meurtrière, la « grippe espagnole », qui a oblitéré l'autre pandémie avec ses cinquante millions de morts, cinq fois plus que les victimes de la Grande Guerre ?

Cependant, il y a une autre leçon à tirer de ce que McCrum dit dans cette partie de son livre : quoi qu'il arrive, le monde demeure indifférent à notre souffrance. À preuve, le temps et notre entourage continuent leur cours. Nous sommes et serons toujours seuls dans notre mort, force invisible. Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de la littérature 2015) réduit les formules rassurantes à leur plus simple expression : « La mort est honnête. Personne n'a encore réussi à la soudoyer. »

Ce qui nous amène à l'*ars moriendi* et la religion. Adam Phillips (*Darwin's Worms*, 1999), psychanalyste et ami de l'auteur, ne rejette pas le vieillissement mais propose une autre question, déjà évoquée par McCrum au début de son essai : « Que puis-je faire maintenant ? » Selon Phillips, quoi qu'il arrive, nous ne devons jamais regretter ce que nous n'avons pas pu réaliser dans le passé. Mieux vaut se persuader que la vie après soixante-dix ans offre davantage d'opportunités puisqu'en vieillissant, nous apprenons à mieux employer le temps qui nous est

imparti<sup>2</sup>. Ainsi, pour Phillips, « les livres sont *une* façon de penser la mort et le mourir ». Un bel exemple demeure la transposition congéniale par Luchino Visconti de la longue nouvelle *Mort à Venise* de Thomas Mann où l'Adagietto de la cinquième symphonie de Mahler simplifie tout en l'exacerbant le passage de la vie à la mort quand Aschenbach traverse la lagune sous la fumée noire d'un *vaporetto*.

Nous craignons tous une mort douloureuse, longue, dégradante et solitaire dans une institution que nous quittons seulement les pieds par-devant. L'expérience clinique de Phillips l'encourage à discuter avec ses clients les périodes problématiques de leur passé, ce qui les apaise grandement. Mieux vaut assumer une attitude plus détachée devant notre fin comme nous l'ont appris les grands stoïciens — Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle — et nous remémorer ce que James Boswell a rapporté sur la mort de David Hume, philosophe athée qui niait obstinément l'immortalité jusqu'à sa fin au fil d'élégantes et drôles conversations pendant lesquelles il refusait d'entrer dans l'un des pièges que lui tendait en vain Boswell, chrétien fervent. Pour Hume, Dieu n'était qu'un « ami imaginaire ».

Ailleurs dans cette rubrique<sup>3</sup>, j'ai parlé de la « conversion » du mourant devant sa fin de vie, résultant de la peur devant le néant ou encore de se retrouver en enfer. Il n'est pas rare que le cynique se donne des airs de bravoure, du genre : « Personne n'est revenu pour nous dire ce qu'il y a sur l'autre rive. Mieux vaut se placer du bon côté. » Les tièdes retournent au giron de l'Église dans une soumission ultime alors que les croyants espèrent être admis au paradis par l'archange Michel, peseur d'âmes.

Les interlocuteurs de McCrum s'entendent sur l'attitude à prendre devant la mort, même si l'on n'en a pas encore terminé avec la vie : profiter ici et maintenant de notre existence, ne pas se laisser intimider par les « armées de la nuit », ces pensées empoisonnées, qui vont de pair avec la crainte de la mort. Le célèbre vers d'Horace, *Carpe diem*, que l'on trouve sur beaucoup de cadrans solaires, n'est presque jamais cité au complet : *quam minimum credula postero* (« Cueille le jour, et ne crois pas au lendemain », dans la traduction de Leconte de Lisle).

Par son courage devant les revers de la vie, sa détermination à faire face à la maladie, sa passion de vivre qui percent à chaque page de son essai qu'il faut classer dans les incontournables.

---

<sup>2</sup> Elias Canetti, qui s'est toujours opposé à « la Mort aveugle » a traité le mystère de la durée de notre vie dans sa pièce de théâtre « Les Sursitaires » (1956).

<sup>3</sup> Voir mon compte rendu de l'ouvrage de Gilles Nadeau, *Écouter. Hériter. Accompagner* (2016) : [http://docs.wixstatic.com/ugd/e573a2\\_63d242effa1f4a0497a3b38fb141580d.pdf](http://docs.wixstatic.com/ugd/e573a2_63d242effa1f4a0497a3b38fb141580d.pdf).

McCrum est le meilleur exemple de comment se préparer à faire face à la mort : la vie avant tout, car « on n'est jamais en retard à rencontrer sa mort ». Qu'aucun de ses livres n'ait été traduit en français est sans doute dû à un manque d'attention de maisons d'édition françaises — manque auquel il faut remédier le plus rapidement possible.